

## Des films

Mathilde Pineau-Valencienne, Frédéric Bouvier  
10 octobre 2005

### **Broken Flowers (Jim Jarmush)**

Le cinéma indépendant américain est bien reçu en France, et Jim Jarmush en est peut-être une des figures emblématiques. Toujours salué par le jury à Cannes (Caméra d'or dès ses débuts pour *Stranger than paradise* et Grand Prix du Festival 2005 pour *Broken Flowers*), étudiant de cinéma à la NYU (New York University) et amateur de la cinémathèque parisienne, Jarmush a tout d'un auteur : un style inclassable, un mélange de genres, des récits à part... Hormis ses films « à sketches », *Night on Earth* et *Coffe and Cigarettes*, il trame des fictions autour de personnages marginaux, hier *Ghost Dog*, un tueur à gage afro-américain (Forest Whitaker), disciple des techniques de combat des samouraï, aujourd'hui Don (Bill Murray) dans *Broken Flowers*, célibataire retraité, ancien ingénieur informatique et Don Juan des belles années...

Le film s'ouvre sur Don, assis sur un canapé en cuir du salon de sa maison cossue de la banlieue américaine. S'en suit une scène de rupture entre Sherry et Don, ou plutôt une scène domestique, où Don va chercher son courrier, dans lequel il voit une mystérieuse enveloppe rose, Sherry descend les escaliers avec sa valise comme si elle partait en voyage. La scène prend 5 minutes, Sherry (Julie Delpy), lui explique que c'est fini, il proteste à peine, et la laisse partir, puis il se retranche dans son salon pour lire son courrier rose, entre autre.

Le ton est donné, le film est un regard autour de ce personnage, passif et impassible, Don. No émotion, solitude et ennui planent dans ce salon-canapé sur lequel il s'endort en regardant le film classique *Don Juan* à la télévision.

Le déclencheur est cette enveloppe rose, un courrier anonyme, tapé à la machine, lui annonçant l'existence d'un fils de 19 ans qui serait parti à sa recherche... Le seul ami de Don, Winston (Jeffrey Wright), s'improvise *coach détective* contre l'absence de volonté de Don, qui malgré refus et contestations, se laisse mené par son ami. Ainsi, l'ex Don Juan fait marche arrière sur sa vie et va rendre visite aux mères hypothétiques de ce fils hypothétique pour trouver des indices hypothétiques de la lettre rose, qui a convaincu Winston. Cette rencontre de passivité et de passion chez ce duo antinomique met le spectateur dans un état entre deux, un état mélancolique ?

Un brin de *road movie* à l'envers, un brin de comédie passée... mélange des genres dans lesquels les post-rencontres avec ses ex conquêtes apportent tout le sel. Quels vécus après les *seventies* ?

Laura (Sharon Stone) est une femme facile et tendre, Dora (Frances Conroy), une bourgeoise coincée, Carmen (Jessica Lange) une professionnelle new age de la COM des animaux et Penny (Tilda Swinton), une femme paumée avec des motards. C'est avec Michelle Pepe, que Don devient presque ému, à côté de sa tombe, il pleut devant ses lunettes noires...

Les situations ainsi que les dialogues les plus imprévisibles se créent, ambiances fin de parcours, passagers sont les moments de retrouvailles, malentendus, clagues... Don ne fait que passer. Passagère une rencontre inopportune avec un jeune homme, qui nous laisserait croire à

une résolution...mais celle-ci nous échappe comme la vie et l'intériorité de Don, une image sur un écran, de face puis de dos.

Si Jarmush a écrit ce film pour Bill Murray, dont la mélancolie l'inspire, est-ce par attirance pour ce flegme ? Un art chez *Ghost Dog*, une déchéance chez Don, un goût de salé et de sucré pour le spectateur avec une pointe de doute...

Critique : Mathilde Pineau-Valencienne

## **L' il du géographe : cartographie du modèle américain**

Les Américains vont mal : les cinéastes d'outre-Atlantique en font tous état, et Jim Jarmush n'est pas en reste. *Broken flowers* est la peinture dépressive et sans gommage de la société américaine et d'une génération désillusionnée qui contredit au quotidien ses rêves de jeunesse. Comme la bonne vieille carte de géographie, l'écran se fait la projection - toujours partielle - d'un monde dont le réalisateur assure la triangulation. Pour évoquer la quête personnelle au travers de l'espace états-unien, il choisit logiquement un genre consacré, le *road-movie*, sans jamais toutefois s'y laisser enfermer. Déjà dans *Dead man*, il se jouait ainsi des codes les plus assurés du western pour en détourner la portée.

En un véritable voyage organisé, le spectateur découvre ainsi tour à tour la vulgarité aguicheuse des mobilhomes et des lolitas, le snobisme *vieille Europe* des classes aisées et mortes d'ennui dans leurs *mansions* design mais préfabriquées, la folie douce des adeptes de l'*organic* (traduire : le « bio ») et du charlatanisme para-vétérinaire qui font de leur retour à la nature une renaissance des sens et de l'esprit, enfin la rudesse des ploucs en cuir, adeptes de mécanique, perdus au plus profond d'un territoire encore plein de la sauvagerie des pionniers, aguerris à la dureté que recèle un continent vierge. Autant de clichés qui saisissent au vif une génération de cinquantenaires, diverse mais unie dans un profond malaise.

Les espaces domestiques sont la porte d'entrée de cette société contrastée où le héros nanti est entouré de vide et d'écran plat (évident miroir de son identité) quand l'immigré, son voisin et ami, est encombré d'enfants et d'objets qui contiennent sa soif d'aventure et d'espace. Un espace américain quadrillé, maillé, structuré et infrastructuré, approprié par des plans, des cartes dont la fourniture par [mapquest.com](http://mapquest.com), dans une abondance écoeurante, fascine et inquiète comme le phénomène *google.earth*. Un territoire policé, en somme, où nulle disparue depuis vingt ans ne saurait se dissimuler longtemps. Un territoire filmé totalement identifiable au sol américain, et qui pourtant ne montre jamais rien : pas une ville, pas un monument, pas une plage que l'on puisse reconnaître !

C'est le tour de force de Jarmush que de représenter l'Amérique sous forme de chorème, en s'en tenant à une parfaite abstraction. On y distingue ligne, points et surface :

- L'autoroute, où les classiques transporteurs et la lente circulation automobile font encore peser la vieille idéologie américaine de la route, aligne inlassablement ses paysages forestiers mais prend aujourd'hui de plus en plus souvent la forme décevante d'un simple transit automobile entre deux vols intérieurs.
- Chaque étape du héros, que ponctue le même rituel des fleurs coupées offertes, est l'un des stades d'un voyage qui passe aussi par des escales obligées : le terminal aérien ou encore le motel, où l'anonymat autorise un temps la mise entre parenthèses de l'identité et la mise au congé d'autrui.
- Sous la *suburb* et dans cet espace à parcourir constamment, les Etats-Unis font surface - et

avec eux, l'idéal devenu désespéré de la *Frontier* - et luttent contre une sauvagerie venue de l'homme plus que du milieu naturel.

« Ce voyage ne mène nulle part » confesse le héros depuis sa chambre de motel. Il n'est pas de destination à cette expédition ; ou plutôt son point de départ et son point d'arrivée ne font qu'un. La perte de repères du héros de *Lost in translation* (de Sophia Coppola), également incarné par Bill Murray et qui rappelle fort le personnage de *Broken flowers*, était légitimée par son exil temporaire au Japon. Mais ici, c'est dans son propre pays que le héros se perd et tourne en rond. Jarmush nous égare ainsi dans une Amérique dont il évoque des toponymes incertains : Center City, Riverview, White Snake ou même Danzig ! Il simule des voyages, des déplacements en avion dont le générique nous apprend finalement que rien n'en justifie la mise en œuvre : les scènes sont en réalité tournées entre le New-Jersey et l'Etat de New-York. Tout semble donc égal et factice, et pourtant...

Tout comme sa voiture de location s'enfonce dans une forêt toujours plus sombre, sur une pente toujours plus raide, l'introspection du héros se fait à mesure plus profonde. De l'autoroute rassurante et de l'accueil chaleureux de la première étape, le héros se heurte à l'hostilité d'une route qui se dérobe et s'efface, puis d'un accueil musclé à son quatrième point d'escale, avant de retrouver la sereine mélancolie d'un cimetière où repose sa cinquième ancienne maîtresse. Et de conclure peut-être que l'errance confine à l'erreur.

« Ce sont le hasard, la chance, les coïncidences qui guident notre vie. On peut toujours vouloir organiser les choses autant que l'on veut, ce qu'il y a de plus beau et plus profond dans la vie n'est pas rationnel mais émotionnel, ce sont les rencontres que l'on fait » indique Jim Jarmush, qui substitue dans ce film à la rationalité du maillage cartographique et de ses figurés (surface, point, ligne) la surface de l'existence au monde et de l'identité, les points que sont les stades d'une vie, et la ligne que figurent l'itinéraire, le cheminement personnel, la conduite en somme.

Frédéric Bouvier